

L'ÉMEUTE

Organe Anarchiste

Le N° 10 Cent.

PARAISANT LE DIMANCHE

Le N° 10 Cent.

ABONNEMENTS

Trois mois 1 fr. 50
Six mois 3 fr. »
Un an 6 fr. »

Etranger : le port en sus

BUREAUX ET RÉDACTION

26, - Rue de Vauban, - 26

LYON

RENSEIGNEMENTS

Pour toutes communications, s'adresser au siège social, rue de Vauban, 26, tous les jours, de 10 h. du matin à 10 h. du soir.

NOTRE DÉFI

C'est dans une situation critique, dans un moment où la colère sauvage des gouvernants s'acharne après les défenseurs de l'anarchie avec une rage cruelle et bête, que l'*Emeute* paraît pour continuer l'œuvre ardente de propagande, de lutte révolutionnaire, commencée par ses prédécesseurs, qui ont succombé sous les coups répétés des bourgeois-capitalistes, aveuglés par le cynisme de la répression à outrance.

C'est dans un moment d'exaspération générale, d'arrestations, d'expulsions et de poursuites gouvernementales que l'*Emeute* vient reprendre le poste de combat où le *Drapeau noir*, après le *Droit social*, l'*Étendard révolutionnaire* et la *Lutte* ont été forcés par les conditions et les conséquences fatales de la guerre contre la classe autoritaire et spoliatrice du prolétariat, de succomber glorieusement.

C'est un héritage précieux que nous recueillons, un devoir difficile, sans doute, à accomplir, et une besogne sérieuse, pleine de périls, à continuer ; et c'est parce que cet héritage est lourd à porter que nous l'acceptons avec une joie plus grande et que nous venons dire à nos compagnons de lutte, aux travailleurs pour l'émancipation desquels ceux qui nous ont précédés ont travaillé constamment, sans relâche ni faiblesse : **COMPTEZ SUR NOUS !**

Oui, nous continuerons, avec une ardeur grandissante, à semer l'esprit de vengeance et de haine contre l'autorité politique et économique, contre les gouvernants et les capitalistes, les monopoleurs, les exploiters de toutes sortes. Oui, comptez sur nous, compagnons, pour continuer la besogne anarchiste. Comptez que nous ne reculerons jamais et que jusqu'au bout nous tiendrons haut et ferme le drapeau de l'Anarchie, l'étendard de la liberté et de la révolution sociale.

Ah ! nous savons ce que sera la conséquence de notre action ; nous savons que le pouvoir ne nous laissera pas longtemps tranquilles, qu'il nous créera tous les obstacles les plus misérables pour s'opposer à notre propagande, et que, avant peu, nous subirons le sort du *Drapeau noir*, laissant à d'autres le soin de reprendre le travail révolutionnaire et de revendications prolétaires entravé par le pouvoir

épouvanté et furieux de ne pouvoir nous écraser d'un seul coup.

Oui, nous lutterons jusqu'au bout ; jusqu'à la victoire finale des déshérités et des souffrants, nous pousserons constamment le cri d'alarme, le cri de la Révolution vengeresse qui, seule, fera disparaître les monstruosité qui affligent l'espèce humaine.

Oui, l'*Emeute* poussera toujours le peuple à la rébellion, il cherchera à inculquer dans le cerveau des exploités l'idée d'anarchie, l'esprit de liberté, de haine et de mépris conséquemment contre tous ceux qui vivent aux dépens des travailleurs, qu'ils soient exploiters ou agitateurs, dirigeants ou aspirants gouvernants, quelles que soient leurs étiquettes particulières.

Nous en avons assez d'exploitation et de servitude, et ce ne sont point les persécutions les plus atroces et les plus viles qui nous feront baisser pavillon. Les anarchistes ne sont pas des politiciens, ils ont conscience de leurs idées de justice et ils savent qu'en accomplissant leurs devoirs d'anarchistes, ils ont la perspective sinistre du baigne et de l'exil, et ce n'est point eux qui s'aplatiront devant leurs maîtres et qui demanderont l'amnistie, le pardon ou l'excuse de leur besogne d'émeutier. Oui, ce que nous voulons, c'est pousser le prolétariat à l'indiscipline, à l'insubordination, à l'émeute, c'est-à-dire à la révolte contre le pouvoir, au mépris des lois de gouvernement et de capitalisme.

Oui, les dirigeants craignent notre action et notre influence sur les déshérités de la richesse ; ils ont peur pour leurs privilèges de détenteurs du pouvoir politique et économique ; ils ont peur parce que nous disons aux masses la vérité, la vérité qui, lorsqu'elle sera comprise par les prolétaires, sera la fin du règne de l'autoritarisme quel qu'il soit, le commencement de la Révolution.

Ils pourront continuer, messieurs les gouvernants, à nous poursuivre, à nous emprisonner, à nous torturer de toutes les façons les plus ignobles, à nous faire calomnier de tous côtés, nous leur répondrons par un redoublement de vigueur, et nous leur cracherons à la face le défi de l'émeute, de la sédition ; en un mot du soulèvement prolétarien contre leurs oppresseurs.

Oh ! vous pourrez nous jeter dans vos cachots, dans vos innombrables bastilles ; cela ne nous dé-

couragera pas, car nous savons que la foule en a assez de la misère et de la famine ; le travailleur en a assez de cette perspective effrayante de l'incertitude du lendemain ; il se dit qu'il est homme comme les enjuponnés et les fibustiers, les Jacomets, les Rotschilts de tous pays, et qu'il est inique de voir le producteur mourir de froid et de faim à côté des docks regorgeant de vivres et des salons somptueux dans lesquels se prélassent ignominieusement les exploiters, les monopoleurs, les agitateurs, avec leurs prostituées de haute volée.

Comme nos prédécesseurs, nous pousserons partout et toujours le cri de vengeance, de revendication populaire.

Nous avons une mission à remplir, nous l'accomplirons jusqu'au bout sans réticence, sans défaillance et sans faiblesse.

Vive l'Anarchie ! Vive la Révolution sociale !

LA RÉDACTION.

LA PEINE DE MORT

Elle est cruelle, elle est barbare, elle est lâche, inexorable, implacable, féroce, monstrueuse, sans pitié, sans sentiment, elle viole le plus impérieux et invulnérable respect des droits de la vie, elle est la chaîne de l'esclavage, de la barbarie ; elle montre l'infériorité des êtres, le droit, le pouvoir des uns sur les autres, l'implacable torture, l'ignoble humiliation du vaincu ; son abaissement, sa précipitation dans le néant de l'humanité ; son aveugle cruauté fauche même ceux qui l'ont créée ; ceux qui la donnent sur leur audace, sur leur crainte, sur leur frayeur de la recevoir un jour. Les plus cruels la commandent pour calmer la peur de leurs coreligionnaires, pour effrayer les justiciers de l'humanité, pour paralyser cette volonté si jeune et pourtant déjà si virile des esclaves de ce monde ; pour anéantir cette force vengeresse qui grossit tous les jours, pour éteindre ce flambeau qui projette sur toute la surface terrestre, et ces rayons lumineux qui font fuir les ténèbres que des siècles ont accumulées, qui donne, qui prouve, qui fait la connaissance, la vérité, qui fait disparaître cette obscurité qui recèle, qui protègeait tous les crimes, tous les malheurs que nos aïeux ont supportés, qui donnait la facilité d'asservir, de corrompre, de tuer ces masses plongées dans l'obscurantisme du fanatisme, dans le fatalisme de se croire vouées à l'infériorité, à la dégradation, aux souffrances perpétuelles que le vice et le crime des mystificateurs procurent.

C'est l'antagoniste le plus fort qui la donne, c'est l'arrêt du vainqueur, le verdict du supérieur, le palladium de son danger, la sauvegarde de la réaction

qui se manifeste toujours, même dans l'être le plus vil.

C'est une conséquence, la défense des lâches, leur seul moyen de se sauver ; s'ils sont vaincus, ils demandent grâce ; s'ils sont vainqueurs, ils frappent, ils frappent traitreusement, honteusement, sans merci ; leur conscience est sous un rocher de haine, leur cœur sous le voile de l'infamie.

Aujourd'hui, maintenant, il y a quelques minutes, on a frappé un jeune homme, un cœur dévoué, une conscience honnête et loyale de cette honteuse infamie. On a, on ne doit jamais avoir le droit de supprimer la vie de son semblable ; un ennemi, nos ennemis, pas plus que les autres, ils l'ont pris, sans le courage de leur lâcheté ; leur devise est anéantissement, leur tactique de supprimer, toujours supprimer, ceux qui cherchent à devenir ce qu'ils devraient être, à sortir de l'inquisition sociale.

Non, on ne doit jamais tuer son semblable, son frère, celui qui est utile, qui produit, doit exister ; la bourgeoisie a un crime de plus sur sa face, une tache de plus sur sa honte, on ne doit tuer, ni détruire, que l'être, que les êtres qui ne font rien, qui sont inutiles, qui nuisent. Or, la bourgeoisie est nuisible, puisqu'elle ne produit rien, qu'elle arrête notre développement moral et physique, tandis qu'elle a frappé, elle va tuer un être utile, qui aide, qui donne ses forces, ses aptitudes, sa volonté, son esprit, elle commet donc une œuvre de lèse-humanité.

Oui, travailleurs, on vient de condamner à mort un de vos frères, de vos compagnons de chaîne, un de ceux qui veulent vous affranchir, qui veulent vous aider à conquérir cette liberté si chère, pour laquelle des torrents de sang ont coulé, des martyrs ont été crucifiés, qui veulent devenir libres et maîtres d'eux-mêmes ; que le peuple jouisse du bonheur qu'il devrait avoir et qu'on lui vole ; de ceux qui sont sans cesse sur la brèche pour maintenir haut le drapeau de l'indépendance et de l'égalité ; de ceux qui ont le courage de dire ce qu'ils pensent ; ce qui est, ce qui se fait, qui ne faiblissent jamais, qui se sont dévoués pour sauver l'humanité du vice, du fléau contagieux qui la mine, pour donner à l'homme son pain, sa liberté et ses droits. Et voyez à quelle intensité la rage et la colère bourgeoises sont arrivées : Cet homme n'était pas coupable, elle-même le déclare dans le verdict. A peine complice, n'ayant pas assisté, n'ayant pas aidé à lancer la bombe destructive, mais ayant donné seulement quelques indices, quelques instructions, quelques conseils, on le supprime de la société ; il a, par ses paroles, par ses écrits, comme nous, comme d'autres, dit la vérité, et pour cela on lui donnera la mort ; eh bien, nous aussi nous la demandons ; nous sommes tout aussi coupables que lui, nous avons écrit, dit comme lui que vous étiez des voleurs et des assassins, et vous le voyez, travailleurs, nous avons dit, nous disons la vérité.

Nous attendons à notre tour le verdict qui doit nous anéantir ; mais, sachez-le bien, bourgeois, exploiters et gouvernants de toutes sortes, vous avez frappé, nous frapperons, vous tuez, nous tuons ; la guerre est ouverte entre nous, toutes

les armes, tous les moyens, même les plus honteux, vous sont bons; nous aussi, nous nous servirons de tous les moyens que nous rencontrerons sur notre chemin, et malheur à vous; vous tomberez sur les nôtres, dans cette lutte, nous le savons, nous sommes décidés à mourir pour notre devoir, pour nos droits, mais vous, quelle que soit votre résistance, quels que soient vos criminels moyens de défense, vos crimes, vous tomberez, vous êtes destinés à périr; votre passage dans ce monde n'est que pour donner l'instruction, l'éveil au peuple contre les germes malsains et vicieux qui pourront naître plus tard. Pour le moment, nous avons à vous extraire de ce monde, à vous détruire; la tâche est lourde, nous l'avons comprise, les préjugés que vous avez semés, nous font des obstacles meurtriers, mais quel que soit votre nombre et votre résistance, vous serez vaincus et la révolution en vous annihilant aura affranchi pour toujours la société de l'esclavage.

LE GROUPE LA BOMBE.

COMME EN RUSSIE

Les treize vieux polissons représentant la soi-disant justice, viennent de condamner Cyvoct à mort. Si le czar aime à voir balancer ses victimes dans l'espace, nos bons bourgeois ne dédaignent pas de voir les leurs sur l'échafaud; car, après tout ça leur fait toujours passer un quart d'heure ou deux.

Que voulez-vous, il leur fallait une tête de turc, ils en ont trouvée une, Cyvoct en fait la triste expérience. Le témoignage des anarchistes manque de véracité, disent-ils, mais en revanche la déposition d'un maître de bordel et de son digne garçon valent beaucoup mieux.

Et ces dignes philanthropes voulant la peine de mort pour le bonheur de l'humanité la votent des deux mains; ils ne sont pas difficiles, eux, sur les moyens! mais que voulez-vous, ils vivent du crime. Qu'ils continuent leur honorable métier.

Mais, ô vampires bourgeois de tout équilibre, voici un passage de votre maître que je vous donne à méditer :

« Dans les antres de la chicane, on appelle grand criminaliste un barbare en robe qui sait faire tomber les accusés dans le piège, qui ment impunément pour découvrir la vérité, qui intimide les témoins et qui les force, sans qu'ils s'en aperçoivent, à déposer contre le prévenu. S'il y a une loi antique et oubliée portée dans un temps de guerres civiles, il la fait revivre, il la réclame dans un temps de paix, il l'écarte, il affaiblit tout ce qui peut servir à justifier un malheureux; il amplifie, il aggrave tout ce qui peut servir à le faire condamner; son rapport n'est pas d'un juge mais d'un ennemi, il mérite d'être pendu à la place du ci-ciel qu'il fait pendre. »

Mais, comme on le voit, bien des révolutions ont déjà passé et nous sommes toujours au même point de départ. Heureusement que l'aurore de la rénovation sociale n'est pas loin et que ces institutions iniques et vermineuses seront balayées par la tempête de la révolution sociale.

LE GROUPE LES INDIGNÉS.

UN RENÉGAT

Plusieurs journaux ont publié dernièrement, au sujet de la politique italienne, des articles fort intéressants, mais dans lesquels se sont glissés des éloges peu mérités à l'adresse du député Costa.

Je comprends que les collectivistes de toutes nuances approuvent chaudement l'évolution de cet ex-anarchiste vers leurs théories étatistes, — mais vous devez bien penser que les anarchistes, dont Costa s'est servi pour arriver à la popularité, cause de son élection, n'ont pas lieu d'être satisfaits de ce changement.

J'aurais laissé ce Tolain ou ce Greppo italien continuer les évolutions qui l'ont déjà conduit à prêter serment au Roi Umberto, si l'expulsion du vaillant et

dévoté Caio Zavoli par les odieux gouvernants de la France ne m'avait remis en mémoire la menace que Costa adressa à Zavoli quand celui-ci se présenta dernièrement à la tribune de la salle Rivoli pour lui reprocher ses palinodies.

« Ah! Zavoli, me la pagara ben cara. » — (Ah! Zavoli, tu me la paieras bien cher.)

Dans le milieu révolutionnaire international, on se demande si la mesure décriée par le gouvernement français n'est pas la réalisation de cette menace, et si le député italien n'a pas obtenu l'ordre d'expulsion par l'intermédiaire de ses collègues de France ou d'un de ses amis du conseil municipal de Paris.

Tout me paraît possible depuis que j'ai vu — comme un présage de ce qui pourrait arriver dans le cas de restauration orléaniste — oui, j'ai vu M. Joffrin et ses coreligionnaires applaudir les tristes explications de Costa quant au serment qu'il reconnaissait avoir prêté au roi d'Italie.

Quoi qu'il en soit de nos soupçons, — j'espère que ce que je viens de dire fera regretter les éloges prodigués à l'ex-anarchiste qui cherche maintenant à grouper autour de lui un parti socialiste gouvernemental en promettant aux ambitieux la conquête pacifique des municipalités et des sièges de députés.

UN AMI DE ZAVOLI,
Anarchiste italien résidant à Paris.

AMNISTIE ET ANARCHIE

(Suite et fin)

Mais est-ce à dire que nous nous désintéressons de tout ce qui de près ou de loin se rattache à nos personnes! Nullement et bien au contraire. Est-ce que vous supposeriez, par exemple, que nous abandonnerions ceux qui ont combattu à nos côtés? mais pour qui donc nous prendriez-vous?

Ah! certainement nous avons des camarades, des compagnons dévoués qui combattent dans les geôles de la république bourgeoise, qui végètent misérablement en exil, mais ils sont assez conscients de leurs opinions pour ne pas demander grâce, et à coup sûr le rouge de l'indignation sera monté à leur visage pâli par la souffrance lorsqu'ils auront appris que des anarchistes réclament pour eux l'amnistie? mais ils apprendront aussi que la déclaration de quelques individus n'a trouvé de l'écho que chez des personnages qui cherchent par tous leurs agissements à brouiller nos opinions...

Pensez-vous donc, compagnons de Saint-Denis, que c'est par des communications dans le genre de celles que vous avez produites dans un journal que la situation de nos amis changera? Vous parlez d'individualistes, mais permettez, l'individualiste, lui, ne compromet que son individualité; mais vous nous semblez compromettre drôlement le parti que vous dites représenter: relisez-vous, que diable! et tâchez de vous comprendre!

Vous parlez aussi de l'abandon du sentimentalisme, mais que faites-vous donc, compagnons? C'est avec des motions dans le genre de celles que vous proposez, c'est avec le sentimentalisme qui vous sert de guide que toutes les révolutions ont avorté.

Eh bien! nous pensons autrement et nous croyons voir le danger, et nous croyons sans engager personne que nous-mêmes, que la plupart des anarchistes et surtout des anarchistes qui sont dans les prisons partageront notre dire.

Nous sommes les ennemis de l'autorité, et il nous répugne de nous soumettre à son pouvoir!

Quoi que vous en disiez, nous ne sommes nullement disposés, à faire aucune alliance, ni de compromis, quel qu'il soit, avec l'ennemi. Notre devoir est de travailler sans relâche aux voies et moyens de faire triompher, au grand jour de la lutte nos idées de liberté et d'égalité sociales, et nous croyons que c'est encore là le meilleur moyen d'être utiles, de servir nos amis, et d'engager les déshérités à s'instruire des moyens qu'ils doivent employer pour assurer la victoire définitive de leurs légitimes revendications.

Est-ce que, du reste, les radicaux n'ont point trouvé dans l'amnistie leur balan-

coire d'opposition parlementaire et de captation des suffrages des électeurs? Soyez quelque peu perspicaces et méfions-nous! Surtout, évitons de nous laisser aussi indignement duper par de funambules; évitons de nous laisser prendre aux pièges de jésuites de tout acabit qui, comme le chat qui guette la souris, ne laissent passer aucune faute, aucune faiblesse pour nous susciter des obstacles, cherchant ainsi à jeter le discrédit sur nos idées de liberté et de Révolution sociale.

Qu'importe après tout? Nous n'en continuerons pas moins notre propagande, nous chercherons toujours malgré les défaillances à faire disparaître les préjugés et les erreurs du passé. Mais jamais, au grand jamais, nous chercherons à discréditer nos principes, car nous sommes convaincus que c'est seulement dans leur triomphe que s'écrouleront les bastilles gouvernementales dans lesquelles souffrent un grand nombre de nos compagnons de lutte et dans lesquelles, demain peut-être, nous serons jetés à notre tour. Mais, nous tiendrons toujours haut et ferme notre drapeau, et ainsi que nous l'avons déclaré dans le premier manifeste du groupe de propagande anarchiste, les principes anarchistes, les idées de justice et de liberté inspireront nos paroles et nos actes jusqu'à la victoire finale, qui sera le triomphe de l'anarchie.

Nous lutterons jusqu'au bout sans reculer et sans faiblesse, sans crainte des persécutions!

UN GROUPE D'ANARCHISTES.

LES GRANDES FORCES

DE LA NATURE

LA VARIÉTÉ OU L'ANARCHIE

II

Dès la plus haute antiquité, les agriculteurs savaient que les terres arables les plus fertiles s'épuisent à la longue, en dépit des fumures et des amendements les mieux entendus. Lorsqu'ils ne prenaient point la précaution de renouveler de temps à autre les graines de semence.

Plus tard, en généralisant cette observation, on l'étendit à toutes les graines (fourragères, légumineuses et potagères).

Mais ce n'est qu'à une époque plus rapprochée de nous qu'on a pu se convaincre que la même cause de stérilité s'appliquait à toutes les semences, même à celle des arbres de nos forêts.

La brièveté relative de la vie humaine n'avait pas permis de constater plus tôt ce fait pour les bois, dont la croissance plus lente, réclamait l'examen assidu de plusieurs générations.

Lorsqu'on néglige de tenir compte de ces phénomènes pour le reboisement, on s'aperçoit que les anciennes essences disparaissent de plus en plus, en dépit des efforts que l'on tente pour les faire réussir, parce qu'elles sont étouffées par des essences d'espèces différentes que l'on n'a ni semées, ni plantées, et qui poussent sans culture.

Les forêts se lassent donc, à la longue, d'une production uniforme qu'elles ont donnée avec abondance pendant une série de siècles.

Ce que nous venons de dire du règne végétal s'applique également aux animaux et même à l'homme.

Les paysans ne l'ignorent pas, eux qui, en dépit de leur pauvreté ou de leur avarice, n'hésitent pas à conduire les femelles de leurs troupeaux (génisses, juments, truies, chèvres, brebis, etc.) aux étalons du canton, uniquement pour échapper à la tare résultant de l'uniformité.

L'échec qui attend ceux qui élèvent des lapins sur une grande échelle ne saurait être attribué à une autre cause, lorsqu'il est bien constaté que l'insuccès n'est dû, ni à la négligence des éleveurs, ni à l'insalubrité des établissements.

Les races où l'alternance des croisements avec des espèces étrangères n'est pas suffisamment observée finissent par devenir la proie de maladies spéciales, affectant le caractère épizootique, auxquelles toute l'intelligence de l'éleveur est impuissante à remédier, et qui amènent fatalement la dégénérescence, puis, enfin de compte, l'extinction de l'espèce.

Par contre, les croisements combinés

à l'aide d'une méthode de sélection appropriée, créent de nouvelles races, en qui l'on remarque des qualités particulières, et qui sont douées d'une force incomparable de vitalité.

Qui ne connaît le crétinisme dont sont affligées la plupart des familles princières ou aristocratiques; lequel s'explique naturellement par ce fait que, pour ne pas morceler les fortunes, les rejetons de ces familles contractent presque tous des unions consanguines; ce qui amène inévitablement la caducité de la race et sa décadence.

Encore, ce phénomène ressortirait-il plus clairement à tous les yeux, si les mésalliances et les relations extra-légales ne venaient, par le mélange d'un sang plus généreux ou moins appauvri, retarder quelque peu une décrépitude irrémédiable.

N'est-ce pas là l'une des principales causes de la disparition à peu près absolue des peuplades barbares de l'intérieur des deux continents de l'Amérique, et surtout des insulaires de la Polynésie, qui, par suite de leur isolement, n'ayant que peu ou point de rapport avec les étrangers, sont impuissants à régénérer la race!...

Tel serait aussi le cas pour les grandes villes ou des conditions hygiéniques déplorable, la sophistication des denrées, l'adultération des médicaments, la débâche, l'excès de travail et la misère viendraient promptement à bout de l'espèce, si l'afflux incessant de la population plus saine et plus vigoureuse du fond des campagnes ne contribuait à retremper les habitants débilités de nos cités.

En Hongrie où, dans certains cercles, sont confinées des populations juives qui ne se marient qu'entre elles, le gouvernement a constaté avec effroi qu'il ne rencontrait plus assez de sujets propres au recrutement de l'armée. Presque tous les conscrits se montrent rachitiques, scrofuleux, phthisiques, sourds, boiteux ou sont atteints d'infirmités diverses.

(A suivre.)

LES FORCES CONSERVATRICES

Les forces conservatrices sont tout à la fois puissance physique et puissance morale. Les deux principes sont indissolubles, l'un ne peut vivre sans l'existence de l'autre, il y a appui, secours, aide, protection réciproque dans l'organisation actuelle.

La force physique se trouve représentée par l'Etat, ayant à sa disposition une armée immense de fonctionnaires particulièrement disciplinés et portant dans l'exercice des fonctions un zèle qui effleure l'idiotisme et la lâcheté.

Le moteur qui donne l'impulsion à tout le mécanisme gouvernemental et qui répartit sa propre force de mouvement dans la société, se nomme loi civile, c'est-à-dire justice distributive.

Depuis l'histoire des dieux et des héros de l'antiquité, la fille d'Uranus ou de Titan et nourrice d'Apollon, a perdu le bassin de sa balance. Le peuple, naif comme une fillette, n'a pu encore établir, au dix-neuvième siècle, la différence qui existe entre cette prostituée de Thémis et la justice proprement dite. Il a toujours cru, avec la simplicité d'esprit que nous lui connaissons, que la justice était l'œuvre de la loi, tandis que la loi n'est et ne sera jamais qu'une déclaration et l'expression d'une ou plusieurs volontés.

La justice, celle qui ne reçoit pas sa vitalité à coup de décret, n'est ni l'expression d'un besoin social, ni la déclaration d'un fait, elle est purement et simplement le principe et la règle de toutes les transactions, la transmission des droits et devoirs de l'être individuel envers l'être collectif, c'est-à-dire l'équilibre, l'harmonie du corps social. La loi écrite n'a rien de commun dans son développement, disons aucune analogie avec la loi naturelle, qui règle avec une exactitude mathématique les mondes physiques, intellectuels et moraux; elle ne se conforme nullement aux prescriptions de cette immuable loi, elle est une abstraction, une métaphore, une fiction.

J.-P. Proudhon dit: « Loi aveugle, loi de l'homme ignorant, loi qui n'est pas une loi; parole de discorde, de mensonge et de sang. C'est elle qui,

« toujours ressuscitée, réhabilitée, rajou-
nie, restaurée, renforcée, comme le
« palladium des sociétés, a troublé la
« conscience des peuples, obscurci l'es-
« prit des maîtres et déterminé toutes
« les catastrophes des nations. C'est elle
« que le christianisme a condamné,
« mais que ses ignorants ministres
« défient, aussi peu curieux d'étudier
« la nature et l'homme, qu'incapables de
« lire leurs écritures. » (1)

Oui, loi aveugle, puisqu'elle paralyse
le développement des activités humaines
et précipite toutes les catastrophes
sociales.

Oui, loi de l'homme ignorant, puis-
qu'elle sanctionne l'égoïsme et souscrit
à des prétentions prodigieuses.

Oui, loi qui n'est pas une loi, puis-
qu'elle détruit, en quelque sorte, les
règles auxquelles chaque être de notre
système planétaire se trouve contraint de
subir par sa nature même.

Oui, parole de discorde, puisqu'elle
confirme, approuve avec pompe l'inéga-
lité des conditions, la piraterie commer-
ciale et toutes les monstruosité et
pourritures conservatrices.

Oui, parole de mensonge, puisqu'elle
a pour mission, devoir, de protéger les
privilegiés, les prérogatives de la tourbe
capitaliste et patronale et de frapper
avec la dernière rigueur les producteurs
de toutes les richesses sociales.

Oui, parole de sang, puisque c'est à
son aide toujours que le recrutement
militaire s'effectue et que les boucheries
humaines s'organisent périodiquement
pour satisfaire les passions inavouables
de nos infâmes gouvernants.

Et dire qu'après chaque mouvement
insurrectionnel, les forces conservatrices
n'ont jamais manqué sous les yeux des
révoltés inconscients, empressons-nous
de le déclarer, de concentrer leurs
moyens d'actions dans l'unique but de
faire revivre les lois tombées en loques,
afin de protéger l'envahissement du fort
contre le faible, de perpétuer la ligne de
démarcation et rendre les obstacles
infranchissables, qui divise la société en
deux catégories, spoliateurs et volés,
gouvernants et gouvernés, fraudeurs et
fraudés, grugeurs et grugés, etc., etc.

Oh ! nous connaissons déjà depuis
longtemps la puissance de transmission
de la machine gouvernementale, nous
n'ignorons pas également quelles sont
les forces physiques qui se trouvent
blotties derrière cette vieille revendeuse
à faux poids, toujours prête à exécuter
avec enthousiasme et exactitude les
ordres prescrits par les vils Jacomets de
bas étage.

Nous sommes aussi convaincus du dé-
vouement sincère des trente-six mille
maires, des soixante mille adjoints et
des quatre cent mille conseillers munici-
paux bombardés par le suffrage univer-
sel comme administrateurs, aussi bien
que de cette véritable armée de conseil-
lers généraux et d'arrondissements,
d'administrateurs de caisses d'épargne
et de bureaux de bienfaisance, appor-
tant leur concours aux institutions d'op-
pression et d'agiotage.

Est-il utile que nous signalions les
131,000 gendarmes et argousins, ayant
accepté la triste mission de prendre la
défense des forts contre les faibles, de
protéger le plus brutalement possible la
haute pègre financière contre les déshé-
rités et de jeter dans les bastilles de
l'Etat bourgeois les révoltés avec un
cynisme qui soulève le cœur de dégoût
et d'indignation l'homme qui a cons-
cience de son autonomie.

Oui, il est indispensable que nous ou-
vrions en grand les portes de cet enfer
social, que nous fassions voir à travers
les monstres qui tourmentent les peuples
et torturent l'humanité.

Il est nécessaire que nous arrêtions
un regard d'observation sur la situation
précaire faite aux producteurs des rich-
esses sociales, et que nous jetions un
cri de haine par dessus les têtes des
repus qui détiennent entre leurs mains
crochues les forces de production.

Mais si le fonctionnarisme, l'autorité
et la centralisation sont les instruments
indispensables à la conservation des pri-
vilèges bourgeois, il est probable que la
masse productive de cette société aura,
dans un avenir prochain, la pudeur de
mettre définitivement les exploités et
les maîtres du moment au rôle convena-
ble que tout individu devra remplir dans
une organisation sérieuse.

N'est-il pas écœurant, pour les hom-
mes pénétrés des idées de justice et d'é-
galité, d'entretenir richement, luxueuse-
ment une bande d'individus sans aveux,
croupissant quotidiennement dans l'orgie,
étalant un cynisme qui devrait faire bon-
dir d'horreur et de rage les plus timides.

(A suivre.)

LETTRE STÉPHANOISE

Le dilemme prévu par tous les travailleurs
quelque peu soucieux de leurs droits, et de
la marche ascendante du progrès mécanique
approche et montre l'ultimatum de sa solu-
tion.

Le passé à renaitre, l'avenir à créer, l'es-
clavage à reprendre, la liberté à prendre,
cette solution ne peut naître que de ces deux
accès. Les travailleurs se trouveront bien-
tôt en présence de cette facile et difficile si-
tuation qui consistera d'une part en ayant
pour guide la volonté, le courage, l'énergie,
la connaissance et la haine, à reprendre
leurs droits, leurs biens, leurs richesses,
volés depuis des siècles, à se les répartir et
à vivre dans la plus parfaite égalité; de l'aut-
re en ayant pour volonté la peur qui paralyse,
pour connaissance le brouillard des
préjugés, pour guide et pour soutien l'ava-
chissement moral, la dégradation et la dé-
moralisation sentimentale qui nous feront
perdre le faible affranchissement moral et
matériel que nos pères de 93 ont acheté avec
des souffrances et du sang; qui nous réin-
tegreront sous l'esclavage horrible du moyen
âge.

Nous courons par le perfectionnement du
machinisme qui a d'abord créé l'abondance
des bras et par conséquent une plus forte
production; de plus ces bras inactifs s'étant
livrés à un prix inférieur ont encore grossi la
production, qui jetée en quantité considéra-
ble sur les marchés, a diminué de sa valeur,
tout en étant délaissée, ce qui a rempli les
magasins et arrêté le travail; puis les pre-
miers atteints, par cette inévitable consé-
quence, par le chômage, se sont pri-
vés de consommation et ont été pour vi-
vre dans les lieux où le travail allait en
core: qu'ils ont toujours, avec l'introduc-
tion de la machine diminué de plus en plus,
ce qui a fait que toutes les branches de pro-
duction se sont trouvées subitement attein-
tes, et que les producteurs ont glissé rapi-
dement sur la pente de la misère, et que
nous courons, disons nous, à cette extrémité
inévitabile de se servir ou de s'asseoir; de
s'emparer des richesses que nous laissons
trop bêtement prendre, de garder et de vi-
vre du produit de nos mains, ou que l'on
nous serve tout en étant les serviteurs,
comme sait bien servir la bourgeoisie, ou
pour mieux dire de crever de faim pour la
crainte, ou un ridicule préjugé. Puisque nous
avons dit que le machinisme devient tou-
jours de plus en plus perfectionné, nous
allons expliquer pourquoi dans certaines
corporations ou elle a le moins d'extension
la misère règne tout aussi bien que dans les
autres, et nous prenons pour en donner un
simple aperçu le tissage, le travail de la
soie qui donne plusieurs spécialités de tis-
sus, et nous nous baserons principalement
pour avoir un meilleur et plus récent exem-
ple du progrès mécanique sur la spécialité
velours.

Les ouvriers veloutiers et tous ceux qui
ont intérêt à la fabrication du velours s'é-
tonnent de voir le chômage arriver si rapi-
dement après une presse qui n'a duré que
quelques mois, beaucoup croient à une re-
prise de travail au printemps prochain, nous
le croyons nous aussi; mais nous déclarons
d'avance qu'elle sera beaucoup plus courte
que sa précédente, et si les veloutiers et au-
tres travailleurs sur la soierie, se donnaient
la peine d'étudier le maximum de la pro-
duction des travaux de luxe, ils auraient
avec un peu de clairvoyance et de calcul
compris de leur mort le pourquoi.

Nous avons dit que les conséquences du
machinisme au profit du fabricant et au dé-
triment de l'ouvrier étaient la misère deve-
nant de plus en plus grande, intense et im-
placable. Or, si la misère devient inhérente
à la classe ouvrière par suite du progrès de
la science, si elle a envahi, si elle règne sur
tous les travailleurs du monde, il est de
toute compréhensibilité que des travail-
leurs, réduits au strict nécessaire pour vi-
vre et même une partie d'entre eux, rongés
par la faim, ne vont pas, ne peuvent pas
acheter des marchandises luxueuses; donc,
toute production délaissée par les travail-
leurs ne peut moins faire, s'il s'en produit
beaucoup, d'être arrêtée; car, nous n'avons
que les corottes à la mode, les bourgeoises
et les mondaines pour acheter nos produits,
ils ne peuvent que s'amasser et remplir les
magasins, puisque la presse qui s'est ma-
nifestée est née premièrement de la mode et
secondement d'un abaissement des tarifs de
l'Amérique; envisageons avec la rapide pro-
duction de nos métiers si nous n'avons pas
suffisamment jeté de mètres de velours sur
les marchés pour satisfaire tous ceux ou
plutôt toutes celles qui sont à même de se
parer de velours. L'Amérique étant le seul
pays qui nous ait fait travailler, il devient
facile de compter ses oisifs; or, elle a envi-
ron 50 millions d'habitants; déduisons sans
crainte 20 millions de ceux qui sont, soit
des enfants, vieillards, ou qui n'ont pas de
gout, il nous reste 30 millions desquels nous
séparons la classe ouvrière qui est, au mi-
nimum, les neuf dixièmes, total 3 millions;
la moitié au beau sexe, c'est à dire 1,700,000
êtres, pouvant satisfaire leurs caprices et
porter la mode; comptant avantagusement,
supposons que chaque femme prenne 20 mé-
tres de velours pour elle, ce qui porte à
30 millions le chiffre absorbé pour la con-

sommation que nous aurait demandé le
pays pour lequel nous avons travaillé. Eh
bien! il y a environ, à St-Etienne, seule-
ment 3,000 métiers; nous prenons pour
exemple un métier de moyenne production
et un 16 pièces double qui font 32 pièces;
ce métier fait à peu près régulièrement
5 mètres par jour, ce qui fait 160 mètres
qui, multipliés par 3,000 autres, font 480,000
mètres par jour; la presse a duré, au mini-
mum, 4 mois, ce qui donne 100 jours de tra-
vail, multipliés par 480,000, donne 48 millions
de mètres. Il y a donc encore 18 millions de
mètres dans les magasins à dépenser.

Vous voyez donc, travailleurs ignorants,
qu'il est tout naturel que vous soyez arrêtés
de travailler, puisqu'il vous avez fait en cent
jours de travail plus de production que
quinze cent mille femmes à parer en ont de-
mandé.

Et maintenant, croyez vous pouvoir at-
tendre des quelques commissions qui se
donneront au printemps, pour renouveler ce
qui sera usé, de quoi vous sortir de la mi-
sère? S'il en était ainsi, ce serait un len-
de plus, car, détrompez vous, ce qui se
commettra sera encore plus vite fait que ce
qui s'est commis, et puis les demandes se-
ront satisfaites, la mode sera contentée et
elle vous priera d'attendre qu'elle renaisse.

Et alors, après, le chômage sera votre
hôte, après n'avoir pu solder les dettes de la
veille, il faudra en faire de nouvelles, voir
la misère s'accroître de plus en plus, les
souffrances devenir de plus en plus fortes
et cruelles, l'humiliation plus grande,
l'égoïsme plus rapace, la démoralisation de
tous plus complète, le désespoir plus poi-
gnant et les victimes de l'organisation so-
ciale actuelle, plus nombreuses. Alors que
dire? Que faire? Vous verrez tomber vos
parents, vos amis, des inconnus, des tra-
vailleurs de privations, de nécessités et
d'inanition.

Que pouvez-vous? Que pourrez-vous es-
pérer? Attendez vous ce moment funeste,
ces jours horribles, cette situation fatale,
que les trois quarts des vôtres soient dé-
cimes par le froid, la faim, les souffrances
de toutes sortes que la misère fait naître, ne
pas avoir le courage de prendre le pain
pour manger, les vêtements pour vous
vêtir, satisfaire vos besoins, de reprendre
vos droits que des institutions criminelles
vous volent; non, car vous seriez des lâches,
plus lâches et plus bas que la bête qui, elle,
au moins se révolte lorsqu'on la frappe.

Votre conscience, votre cœur, votre esprit
vous commandent, vous ordonnent de vous
révolter contre cet ordre de choses qui vous
fait souffrir, ces principes qui vous dégra-
dent et vous tyrannisent, cette autorité, ce
gouvernement et ses membres qui vous vo-
lent votre pain, votre liberté, votre bon-
heur.

Non, non, vous ne descendrez pas à ces
dernières extrémités, vous avez compris
que si aujourd'hui, après un travail de quel-
ques jours vous êtes de nouveau plongés
dans la misère, c'est que les exploités se
sont emparés du paiement du produit de
vos sueurs et ont seul bénéficié de votre
travail. Eux ont fait, en quelques mois,
leur fortune et ils vous ont jeté quelques
deniers, les miettes indispensables pour vous
faire produire. Vous devez donc comprendre
que plus vous garderez des maîtres pour
vous gouverner, plus leur audace s'agrandira,
plus ils pourront facilement vous voler, car
sans révolte et en pleine misère, vous êtes
obligés de vous courber sous le joug.
Il ne vous reste plus qu'un seul moyen,
c'est de vous approprier de vos travaux, de
vos richesses et de détruire ceux qui en
sont les receleurs, les principes qui les
maintiennent, en un mot de faire la révo-
lution, alors, la seulement, après que vous
aurez exterminé tous les exploités et tous
les tyrans, vous pourrez manger, attendre
la presse puisque vous aurez fait disparaître
tous les parasites qui vous sucent et toutes
les lois, tous les principes qui vous font
esclaves.

Tribune Révolutionnaire

Lyon. — Notre ami *Boissy*, con-
damné à un an et un jour pour avoir soi-
disant crié: A bas la police! dans une
réunion publique, est soumis au régime
commun.

Quoi! un socialiste serait soumis au
droit commun pour un délit de parole!
Ah! c'en est trop!

Compagnons, rappelons-nous que le
compagnon *Tricot* fut condamné à quatre
mois pour avoir corrigé le nouveau *Coco*,
le trop fameux *Collomb* qui, dernière-
ment encore fut brûlé, fut condamné,
dis-je, à quatre mois, et fut considéré
comme condamné politique.

Ainsi, d'un côté il n'y a que délit de
paroles, *droit commun*; d'un autre
côté et blessures, *délit politique*; il
est vrai que notre ami *Tricot* n'a pas eu
le malheur de subir les conséquences
(pour les anarchistes) de l'infâme juge-
ment *Cyvoct*.

Compagnons, ces infamies ne vous ré-
voltent-elles pas? Si!

Assez de ces condamnations mons-
trueuses basées sur des inventions poli-
cières!

Puisqu'il en est ainsi, plus de ces vai-
nes paroles qui ne servent qu'à nous
faire égrener presque sans aucun profit
pour la propagande.

Un de nos amis est condamné à mort
pour délit de presse et de paroles, un
autre au droit commun pour un fait éclo-
dans la cervelle d'un de ces individus
appelés mouchards, que j'appelle aussi
faussaires.

Puisqu'il y a de lâches valets, de
plats serviteurs de ce gouvernement sans
nom pour les condamner, notre devoir, à
nous *révolutionnaires*, est tout tracé; si
on nous emprisonne, que ce soit au moins
pour *quelque chose* qui serve à la Révo-
lution sociale.

Lyon. — Quelle légitime indignation,
quelle sourde colère a causé dans les
rangs des prolétaires cette horrible con-
damnation prononcée par les juges et
jurés aux ordres du pouvoir, valets tou-
jours prêts à frapper du glaive de la loi
ceux qui, comme notre ami *Cyvoct* ont
le courage de vouer leur vie à la con-
quête des véritables principes humani-
taires.

Ah! si les misérables qui ont ainsi joué
la tête d'un honnête homme dans le but
d'écraser un parti tout entier, si ces mé-
mes hommes eussent été témoins de cette
grande protestation de la foule anonyme
que l'on ne trompe pas toujours, même
à l'aide des plus astucieux mensonges,
ces fauves altérés de sang auraient trem-
blé pour leur existence et leur repaire.
Oh! non, sinistres farceurs, vous ne tenez
pas entre vos mains souillées de crimes
la tête du dernier *Cyvoct*.

Cyvoct paiera l'œuvre infâme d'un po-
licier. Il le fallait, c'est le fait de vos
lâches et odieux calculs, ne l'avez-vous
pas prouvé en passant outre les témoi-
gnages multiples et même devant celui
du militaire qui affirmait qu'il existait
une pression intéressée entre trois témoins
à charge; que vous importait tout cela,
tout était prévu. Il fallait condamner
Cyvoct, non comme champion de la Ré-
volution, mais comme un assassin. Chaque
idée nouvelle a ses martyrs, *Cyvoct* sera
le premier martyr de l'anarchie. Nous
n'élevons pas des temples pour honorer
leur mémoire, mais nous conserverons
son souvenir dans nos cœurs jusqu'au
jour où vous tomberez sous nos coups
justiciers, fallût-il pour y arriver porter
à notre tour nos têtes sur l'échafaud.

Nous apprenons que la malheureuse
mère de notre ami *Cyvoct* est très ma-
lade, cette mère infortunée n'a pu résister
au coup fatal que son cœur de mère a
ressenti. C'est l'apothéose du crime, c'est
le couronnement de l'œuvre sanglante
qui crie vengeance.

LE GROUPE LOUISE MICHEL.

Amiens. — On lit dans le *Prolé-
taire* du 15 décembre, organe, s'il vous
plaît, des travailleurs socialistes de
France! l'entrefilet suivant, qui montre
une fois de plus la lâcheté, l'ignominie
des amis des Costa, Pamiras, Brœdhurst
et C^o.

Au moment où nous mettons sous presse,
on nous apporte une sinistre nouvelle: le
jury du Rhône vient de condamner *Cyvoct*
à mort.

On sait que nous sommes peu partisans
des procédés anarchistes et que nous blâ-
mons tout particulièrement l'affaire de l'As-
sommoir de Lyon, où, sans aucun profit
pour aucune cause, un jeune employé fut
tué et plusieurs personnes du peuple bles-
sées.

Mais *Cyvoct*, dont l'attitude fut coura-
geuse, au cours des débats, a nié toute par-
ticipation de sa part dans cette mystérieuse
affaire. Debout, il a protesté de son inno-
cence. Il est condamné à mort.

Nous retenons nos appréciations au bout
de notre plume. A dire clairement notre
pensée, il y aurait une autre condamnation
à mort, celle de ce journal!

Nous espérons que le caramboleur de
l'Élysée ne voudra pas laisser rouler la tête
de *Cyvoct* parmi les billes de son billard. Il
fera grâce, c'est-à-dire justice.

Ainsi, devant l'effroyable condamna-
tion de *Cyvoct*, pas un cri de colère, pas
une parole de protestation, rien, cela
compromettrait le journal que paie si
bien le *Crédit foncier*, que la satisfac-
tion à peine dissimulée d'être débar-
rassé d'un ennemi, et tout au plus ont
souhaité que M. Grévy fasse grâce; et
aux yeux de ces affamés de places et
d'honneurs, un acte de justice!... Et qui
sait, *Cyvoct* est peut-être un mouchard,
n'est-ce pas, ô Joffrins, à moins qu'il ne
soit un jésuite, comme le disait si bien
l'illustre Jehin, dans la feuille de chou,
le *Citoyen d'Amiens*, qui prend des ren-
seignements auprès du non moins illus-
tre Chambry, le protecteur des mar-
chands de cafés, sucres et liqueurs.

LES GROUPES LES PARIAS RÉVOLTÉS.

(1) Qu'est-ce que la propriété, page 64.

Amiens. — Aux travailleurs du Nord.

La lutte engagée depuis si longtemps entre les travailleurs et les exploiters prend, chaque jour, une phase nouvelle. Le patron ne se contente plus de baisser constamment ses salaires, déjà si dérisoires, ou de forcer l'ouvrier à produire davantage dans un temps donné, il lui fait des esclaves encore plus soumis.

Pendant que d'un côté le gouvernement de la république bourgeoise dissout les cercles d'ouvriers, traque, emprisonne et dresse la guillotine pour les travailleurs assez audacieux pour réclamer leurs droits à l'existence. Le patron, d'un autre côté, ne perd pas son temps (si cher), il expulse des ateliers, usines, mines, etc., quiconque appartient ou est soupçonné appartenir à un groupe d'études sociales ou à une chambre syndicale, quiconque ose penser qu'on a le droit de se coaliser pour lui résister, entre producteurs de toutes richesses.

Et c'est en vain que ces travailleurs jetés, eux et leurs familles, sur le pavé, sans ressource, réclament à ceux qui sont chargés de leur défense, soit conseillers municipaux, députés, préfets ou ministres, nul parmi les puissants et les maîtres du jour n'entend le désespoir de ceux qui souffrent, et si demain, par un sentiment inné chez chaque travailleur, la grève, affreuse et sombre, est décidée, alors vous verrez, travailleurs, de quel côté sont ceux que vous avez choisis pour la défense de vos intérêts.

Quand donc comprendrez-vous que l'intérêt du patron est contraire au vôtre et que pour lui vous n'êtes que des outils dont il dispose à son gré pour créer et agrandir sa fortune et qu'il veut obtenir à meilleur marché, c'est-à-dire en diminuant le nombre de ceux qu'il emploie, en réduisant leur salaire.

Quand donc comprendrez-vous que l'Etat monarchique ou républicain n'est que le comité exécutif des hauts barons de la finance et des despotes de l'usine et ne peut conséquemment vous offrir que la prison ou les mitraillades, la Ricamarie, Aubin, 74-78 et Bessèges en sont des exemples, nos frères de Reims et Roubaix n'ont-ils pas failli l'apprendre aussi.

Quand donc comprendrez-vous enfin que ces mines, ces ateliers, ces magasins et tout cet outillage et ces produits vous appartiennent, qu'ils n'existent et ne se développent que par vous, qu'en les laissant entre les mains de vos maîtres vous êtes cause de votre misère, que c'est vous qui avez donné, à ceux qui vous gouvernent, la force nécessaire pour vous courber sous leur joug et qu'il suffirait de votre volonté pour que des maîtres si arrogants tremblent à leur tour devant vous; il suffit d'un effort, d'un acte de courage de votre part pour faire disparaître à jamais cette bande maudite qui vous tient riviés au martyr de la faim, et alors les produits de la terre et de l'industrie seront entre les mains de son véritable auteur (l'ouvrier qui les a créés), la misère et l'oppression vous seront désormais inconnues. C'est à vous d'agir, les moyens les plus rapides sont les meilleurs.

LE GROUPE LES PARIAS RÉVOLTÉS.

Dijon. — Compagnons.

Nous vous annonçons la formation d'un groupe dijonnais de propagande révolutionnaire.

Il ne proteste pas contre la condamnation de notre frère Cyvoct, il attend sa revanche.

Saint-Quentin. — A la rédaction de l'Émeute.

Nous vous adressons, compagnons, nos souhaits de bienvenue à l'occasion de l'apparition de votre journal qui continuera à marcher résolument dans la voie du progrès révolutionnaire sur laquelle sont glorieusement tombés vos prédécesseurs du *Droit social*, de l'*Étendard*, de la *Lutte*, et en dernier lieu du *Drapeau noir*, frappés des coups de la bourgeoisie conservatrice pour avoir enseigné aux travailleurs le mépris et la haine de leurs exploiters.

Au nom du Cercle les Enfants de Babeuf,
Le Secrétaire : A...

Le groupe les *Plébéiens* de St-Quentin à la rédaction du journal l'Émeute.

Les adhérents du groupe envoient l'expression de leur solidarité révolutionnaire au journal l'Émeute, qui sera le vaillant

continuateur de la propagande libératrice commencée par ses devanciers et qui saura dévoiler au grand jour les infamies gouvernementales et les hideurs de la civilisation bourgeoise.

Vive l'humanité !
Vive la Révolution sociale !

Le groupe la *Défense ouvrière* de Saint-Quentin aux compagnons de l'Émeute, salut.

Ainsi que nous l'avons fait lors de l'apparition du *Drapeau noir*, qui vous a précédés sur le terrain de la guerre sociale, nous vous adressons nos fraternels souhaits en vous engageant à poursuivre énergiquement la tâche de l'émancipation prolétarienne à laquelle vous avez consacré tous vos soins.

Croyez bien, chers compagnons, que les sympathies de toutes les victimes de l'exploitation capitaliste vous sont acquises et que partout les travailleurs éclairés et conscients de leurs devoirs applaudiront à vos efforts généreux qu'ils s'efforceront de seconder.

Vive la Révolution sociale !

Alex. — Le dimanche 9 décembre avait lieu, dans la petite commune d'Alex, un banquet composé de citoyens révolutionnaires. Plusieurs chants révolutionnaires ont été chantés, ils ont dansé la carmagnole en attendant, disaient-ils, qu'ils la fassent danser aux bourgeois au son de la dynamite.

Cette petite fête a été terminée par une collecte qui a produit la somme de deux francs au profit des détenus politiques et de leurs familles.

Allons! allons! bourgeois gouvernants, condamnez, emprisonnez tant que vous voudrez, mais sachez bien que plus vos crimes seront nombreux, plus la vengeance, qui arrive à pas de géant, sera terrible.

Vive la Révolution sociale !

UN GROUPE DE RÉVOLUTIONNAIRES.

Compagnons de l'Émeute.

Le groupe les *Impatients* vous envoie ses sympathies et vous encourage à persévérer dans la lutte entreprise par vos prédécesseurs et si bien commencée par vous-mêmes. Oui, compagnons, grâce à votre ardeur, l'idée anarchiste suit son chemin, et bientôt dans les campagnes comme dans les villes, l'on entendra la dynamite supprimant les parasites.

Tous les engins sont bons pour venger nos frères et nous-mêmes.

LE GROUPE LES IMPATIENS D'ALEX.

La Voulte. — Compagnons de l'Émeute. Nous avons lu attentivement vos idées anarchistes, et grâce à votre vaillant organe l'Émeute, l'anarchie fait son chemin. Comme vous, nous nous déclarons anarchistes, et nous vous encourageons à persévérer dans la lutte à outrance si bien commencée par vos prédécesseurs et par vous-mêmes, en soutenant haut et ferme le drapeau de la révolution et la cause prolétarienne.

Honneur à tous nos compagnons condamnés pour la cause du prolétaire, honneur à toi Cyvoct, si tu meurs innocent sur l'échafaud. Nous ne demandons pas grâce, car nous sommes tous prêts à te suivre, nous serons toujours indomptables, et notre vengeance sera terrible pour nos inquisiteurs et nos affameurs. Car nous ne craignons ni bague, ni cachot, ni la mort; celle-ci sera la dernière de nos misères, et nous crierons toujours à has les gouvernants, et à mort tous les tyrans.

Vive la révolution pour la destruction de l'exploitation !

LE GROUPE LES INDOMPTABLES.

Firminy. — Compagnons de l'Émeute.

Voici la manière dont on est volé au bague Verdier par ce sale et dégoûtant personnage, ce bourgeois sans cœur, sans honte et sans pitié, ce digne émule de Chagot, ce bandit qui se nomme Alfred Evrard, qui est directeur du bague que nos exploiters ont baptisé, à tort, du fameux nom de « Société anonyme des aciéries et forges de Firminy » et que l'on devrait appeler avec raison « Société anonyme de voleurs, de bandits et de vils exploiters », ce lâche bourgeois, comme tous ceux de son espèce, ne cherche qu'à voler l'ouvrier et vivre à ses dépens.

Nous savons qu'il y a des gens qui,

sans doute, liron ces lignes ci-dessus, hausseront les épaules en disant que tout ceci est mensonge, ce sont des gens qui méritent plutôt la pitié que le blâme, car ce sont des imbéciles, des pauvres d'esprit qui se laissent influencer par les belles paroles de ce vampire suceur de sang d'ouvriers et qui seraient assez lâches pour se jeter à ses genoux; ce sont aussi des aveugles, car ils ne voient pas que sous de belles apparences, de belles paroles et de belles manières, tout ceci cache un fond des plus mauvais; nous savons aussi que nous n'avons pas l'approbation de quelques personnes, nous nous en passons bien volontiers, car, si nous n'avons pas la leur, du moins nous avons l'assentiment de presque tous les ouvriers pour ne pas dire la totalité, et puis nous avons aussi celle des personnes à la raison saine, ne demandant que la justice en tout et pour tout et ne cherchant que le bien de l'ouvrier; nous avons aussi le plaisir de faire notre devoir, car il est du devoir de tout anarchiste de faire connaître aux compagnons de l'Émeute la manière dont on est traité par cette canaille de bourgeoisie et ces lâches exploiters de la race humaine, et, certes, un anarchiste ne faibli et ne faiblira jamais lorsqu'il faut qu'il fasse son devoir, mais, néanmoins, que toute ces personnes qui soutiennent cette infâme bourgeoisie et cette canaille d'Evrard, si elles osent, qu'elles viennent me donner le démenti sur les quelques lignes qui vont suivre.

Où, je le répète, voici la manière dont on est volé par le directeur du bague Verdier; à vous compagnons et lecteurs de l'Émeute de juger:

Ledit bague a une caisse de secours que l'on peut appeler « caisse de volés », elle a été constituée pour venir en aide aux ouvriers malades et blessés de l'usine, mais au lieu de servir à eux, elle sert plutôt à remplir les poches et à engraisser ce cochon de directeur et sa parenté; comme vous pourrez en juger, chaque ouvrier est tenu de verser tous les mois dans ladite caisse une petite somme qui est d'environ un franc cinquante centimes; le directeur est le président de la caisse, l'ingénieur, le vice-président et la plus grande partie des contre-maîtres en sont les délégués, lesquels sont nommés par les ouvriers; trois médecins de la localité étaient payés pour soigner les malades et les blessés, mais lorsqu'on allait les chercher, ils ne voulaient jamais se déranger, alors il y eut des plaintes. Evrard, pour plaire aux ouvriers et se bien faire estimer d'eux, prit leurs plaintes en considération et leur proposa un médecin qui serait spécialement affecté pour le service du bague; il eut soin de faire nommer son cousin.

Dans le but de nommer un médecin, les délégués se réunirent; dans cette réunion, Marteau, cousin du voleur Evrard, fut accepté, il fut convenu qu'il aurait un traitement annuel de 3,600 fr., pris sur la caisse de secours, qu'il pourrait donner ses soins aux personnes étrangères de l'usine, mais pas en dehors de Firminy, c'était manière de faire croire aux ouvriers que si un des leurs venait à se blesser il pourrait de suite avoir le docteur, ce qui est complètement absurde, comme vous pouvez en juger. Qui donnera les soins à un ouvrier qui se sera fait blesser pendant que Marteau sera allé rendre visite à un ouvrier malade qui demeurera à cinq ou six kilomètres de Firminy; par exemple à Montessou ou à Semaine.

Compagnons de l'Émeute, vous comprenez très bien qu'il faut un autre médecin; eh bien! c'était justement ce que craignait l'infâme Evrard, car en mettant un deuxième médecin, naturellement le traitement de son cousin aurait été diminué, Evrard tenait à ce qu'il le conserva en entier.

Il fut convenu aussi que le docteur viendrait à l'usine tous les jours, les dimanches et les jours de fêtes également, pour faire ses visites aux blessés et malades qui se rendraient au bague. Est-ce que Evrard pourrait nous dire pourquoi et de quel droit il a fait mettre ensuite sur le règlement du service médical, qui est affiché à la porte du bague les dimanches et les jours de fêtes exceptés; de quel droit il a fait cela. Voilà déjà qu'il nous vole au profit de son cousin le docteur puisque nous le payons pour qu'il vienne tous les jours sans exception.

Il fut convenu aussi qu'un infirmier payé par la caisse de secours resterait au bague nuit et jour, et de quel droit, Evrard, ton cousin le médecin l'ennemi-t-il et en fait-il son domestique? Ce

n'est pas étonnant que lorsque nous nous blessons, il n'y est personne pour nous panser et que nous soyons obligés d'aller ailleurs nous faire soigner ou de retourner à notre travail, on a bien du goût de travailler étant blessé et sans être pansé.

Il ne faudrait pas croire que l'infirmier a tort, car vous seriez complètement dans l'erreur; il obéit au docteur comme il le lui a été recommandé.

Voilà encore que l'on nous vole, et qui donc qui nous vole? eh bien! c'est toi, Evrard, infâme coquin, voleur, toi qui est l'indigne président de la caisse, il serait de ton devoir d'empêcher tant d'abus; et de quel droit le docteur sort-il l'arquebuse?

Il donne pour motif que les ouvriers n'en ont pas besoin. Lorsqu'ils auront des coliques, des indigestions ou autre malaise, que leur donnera-t-on? on leur fera sentir l'éther ou l'ammoniaque, comme l'a dit le docteur. Oh! cela leur fera beaucoup de bien; ils n'en auraient pas besoin que toi, docteur, tu n'as pas le droit de la sortir, car c'est nous autres ouvriers qui la payons et toi aussi nous te payons pour que tu nous donnes tes soins, et, après tout, tu n'es que notre valet, notre domestique.

Voilà, compagnons de l'Émeute, comme nous sommes volés par un parvenu, par un saltimbanque, en un mot, par une canaille de la pire espèce qui se nomme Alfred Evrard.

Allons, voyons les délégués, du courage. Allons sans retard trouver Evrard, et faisons lui remarquer ce qu'il y a d'inique et de ridicule de payer un homme pour qu'il nous serve et que le médecin l'ennemi pour se faire servir, c'est notre droit, et certes, nous ne permettrons jamais qu'un Evrard ou d'autres en abuse; mais espérons que bientôt la dynamite aura raison de cet entêté.

Allons, courage aussi Meillant et Jost, chose promise, chose due; à votre tour bientôt.

Nos Préjugés

La grrrande discussion en *istes* est suspendue. Ouf! ce n'est pas trop tôt.

Respirons un brin.

Voyons, compagnons, de grâce, ne recommencez plus!

Vous seriez capables, non seulement d'épuiser tous les *istes* de la tour de Babel, construite par les quarante *cu-istes* du manège du bout du pont, mais encore d'en créer de nouveaux, comme les papas-possibilistes, ce qui ne serait pas drôle du tout et vous demanderait de nouveaux discours, afin d'en bien déterminer le sens et le mode d'application, ce qui vous conduirait très loin sur le terrain des éliminations.

Lâchez-nous le coude avec vos phrases ronflantes et à effet rétrograde.

Appelez carrément un chat un chat et Crépin un fripon.

On est anarchiste ou on ne l'est pas.

Voilà tout.

Quant à savoir ce que sera la société, ce qu'elle fera, ceci regarde les architectes de la nouvelle bâtisse: les groupes autonomes. Vous n'avez pas, j'imagine, la prétention, vous Parisiens, d'imposer votre façon de voir et de vivre aux groupes autonomes de Trouffignon-lès-Pétards, ou de Cochonnet-lès-Andouilles.

Aujourd'hui, compagnons, nous devons démolir. Nous ne sommes que les démolisseurs du vieil édifice: rien de plus.

Ne cherchez donc plus à bâtir des châteaux de cartes sur le sable mouvant des *istes* passés, présents et futurs.

Ces chicanes, bien inutiles, fatiguent et énervent le mouvement.

Eh! eh! ne serait-ce pas un peu le cas de vous coller sur le pif le quatrain de Laisset:

Je sens que je deviens pur-iste;
Je plante au cordeau chaque mot,
Je suis les Dangereux à la p-iste,
Je pourrais bien n'être qu'un sot.

Plus de mots, Lisette.
De l'action! tonnerre de dieu, de l'action!

(A suivre.)

Le Gérant : P LABILLE.

Imprimerie Nouvelle, rue Ferrandièrre, 52.
(Association syndicale des Ouvriers typographes)